

l'objet de son impuissance à se défendre, mais c'est seulement de lui-même qu'il fait un objet.

Enfin, la mauvaise foi est à son comble lorsque, ayant perdu toute communication, en rupture avec soi-même, on s'écrie: «je n'y résisterai pas», «cela m'est insupportable», «je vais m'effondrer», ou, dans un renversement soudain: «je ne vauds rien, je ne suis bon à rien, faites de moi ce que vous voudrez». A l'exigence de communication, on répond par le désespoir. Certes, il peut m'être permis de me dérober à un effort physique; je peux me dire: il faut tout d'abord que je dorme. – l'ajournement n'est pas nécessairement une dérobade. Certes, je peux dire, à propos de fatigue, d'émotions violentes: je ne peux pas me fier à moi, et il m'est donc impossible d'assumer certains devoirs, par exemple politiques. Mais on ne peut jamais refuser à la longue la clarté que donne l'ouverture à la communication existentielle, ou se retirer de sa propre situation en laissant tout aller, sans renoncer totalement à soi-même.

f) Dans certaines situations concrètes, on rompt *brutalement* pour obtenir un effet immédiat: «tu ne peux pas me demander de discuter avec toi d'une chose pareille», «je ne tolère pas de tels propos», «je ne veux plus entendre parler de cela»; ou encore, je plante là mon interlocuteur. Une telle rupture arbitraire veut être perçue comme telle. Par la coïncidence de l'intérieur et de l'extérieur, cette attitude paraît sincère. Mais l'ostentation même est ici trompeuse. En évoquant fierté, honneur, dignité, celui qui entre ainsi en émoi veut faire en sorte que son existence virtuelle n'en soit pas touchée parce qu'il n'y a pas d'enjeu. Par la suite, il n'en essaiera pas moins d'apprendre indirectement ce qu'il en est de l'autre, quelle est sa position, ce qu'il pense; ce qui montre précisément que l'acte de la rupture n'est qu'extérieur, et nullement décisif. L'intérêt immédiat est seul déterminant; la rupture n'est qu'un moyen. Un arrangement au niveau social, des excuses, une réconciliation permettent finalement de dissimuler à nouveau et autrement tout ce qui est essentiel.

5. IMPOSSIBILITÉ DE COMMUNIQUER. Devant certaines attitudes humaines caractéristiques, qui condamnent d'emblée et définitivement à l'échec tout rapprochement authentique, il ne reste que le renoncement:

a) L'homme qui vit dans une objectivité pétrifiée, comme dans un univers d'opinions matérialisées qui représentent pour lui l'être absolu, se trouve en tant qu'être-soi hors d'atteinte. Tels sont les êtres humains étroits et *superstitieux*, qui ne recherchent aucune communication, ne s'engagent jamais dans un véritable échange de paroles, mais qui parlent sans entendre ce qui vient d'autrui. Ils ne sont capables que d'un bavardage impersonnel ou d'exposer leurs dogmes.

b) L'homme dont la morale est rationnellement *fixée*, qui est moins occupé à agir lui-même qu'à accabler les autres de ses jugements et de ses exigences, ignore l'expérience d'une vie originelle; il cherche seulement à justifier, sur le ton pathétique d'une revendication morale et en prétendant à l'évidence, des conclusions qu'il applique à tous les cas qui se présentent. Sa vie révèle ce qu'il est: des actions morales excessives, tirées en ligne droite de certains principes, se mêlent à des comportements dictés par une affectivité animale ou une ruse instinctive. Il reste incapable de s'engager en tant qu'être-soi dans la communication.

c) *L'orgueil* obstiné d'un homme qui ne veut être que lui-même repousse la communication. Il voudrait identifier le monde avec lui-même et ne connaît qu'une seule volonté: posséder le monde. S'il écoute les autres, c'est par curiosité et par avidité; il ne supporte pas de révéler un point faible ou de se trouver dans un rapport d'infériorité. Il ne recherche pas la solidarité avec les hommes, il veut les conquérir et se les approprier.

Situations et communication

Puisque la communication existentielle n'a de réalité empirique que si elle s'incarne par le moyen terme des communications objectives, elle est donc toujours liée dans la réalité sociologique et psychologique, aux rôles que chacun assume. Elle y entre et s'en dégage pour atteindre son être propre, sans jamais pouvoir s'en détacher tout à fait. C'est aussi dans le contexte des relations sociologiques et psychologiques que se présentent les situations où des existences virtuelles se rencontrent. Si on cherche alors à décrire ces situations pour éclairer des communications existentielles, il faut qu'on puisse y percevoir la résonance de sa propre virtualité; il s'agit de caractériser la communication existentielle en la distinguant de ses déviations.

Aucune de ces analyses ne peut être utilisée comme un savoir permettant de juger du caractère existentiel ou non existentiel de chaque cas particulier. L'entendement voudrait certes voir l'idéal et le formuler objectivement, de façon qu'il serve à la mesure et à l'orientation. Mais la communication véritable, construite en une image idéale, ne serait plus elle-même. Une communication existentiellement en acte doit porter en elle-même une certitude sans savoir. Ce n'est que pour permettre une clarification éventuelle au service d'une volonté de communiquer que les explications concrètes ont un sens.

1. COMMANDER ET SERVIR. *Le pouvoir* – sous chacune de ses formes, force physique, énergie vitale, esprit, autorité – impose aux hommes des rapports hiérarchisés. Ces rapports sont une réalité empirique universelle. Dès lors une communication a lieu entre niveaux *inégaux*; les existences ne s'éclairent pas mutuellement; la satisfaction qu'elles tirent de leurs rapports est hétérogène.

Quiconque entretient des esclaves et les utilise comme des outils, n'entre pas, il est vrai, dans ce rapport de pouvoir; il vit intérieurement l'absence de tout rapport qu'implique la force nue; mais il existe un rapport vivant de pouvoir dès que des forces psychiques sont en jeu *des deux côtés*. Dans la bonté à l'égard du subordonné, dans l'humilité à l'égard du maître, il y a communication. La fidélité dans les soins et les services, la responsabilité assumée pour le serviteur et le respect pour le maître constituent des liens réciproques. La situation en tant que telle admet une communication substantielle tout en préservant la distance; la communication existentielle actualise, même dans des relations de dépendance de fait, une égalité de niveau.

Ce n'est pas la réalité de fait des relations de dépendance qui met en danger la communication existentielle, mais la tentation de trouver, dans le contenu d'une communication de niveau inégal, l'accomplissement de l'être-soi. Tous

deux, tant le maître que le serviteur, croient alors échapper à la solitude, bien qu'ils en aient conscience de façon opposée. L'un fuit son moi en le rendant dépendant du maître, qui incarne l'autorité, et il s'y perd. L'autre, au contraire, pour échapper à sa solitude de maître, s'assimile les autres en se les assujétissant, quitte à les reconnaître ensuite comme étant membres de sa totalité; il échappe à sa solitude dans un processus où il élargit son moi en moi du monde. Ni l'un ni l'autre ne pourront jamais *atteindre* leur but.

Celui qui se soumet apprend nécessairement par l'expérience que le maître n'est pas comme tel invulnérable, ensuite que ce maître n'est pas seulement prêt à reconnaître en lui un membre assimilé de sa propre totalité, mais qu'un beau jour, selon la situation, il voudra le détruire. C'est pourquoi il convertit sa volonté de renoncer à soi en un acte de soumission idéal: devant un Dieu objectif, et devant les institutions humaines dérivées de lui comme ayant été voulues par lui. Dès lors il s'accommode des inconvénients de son état de soumission dans le monde, tant qu'il a foi dans le maître et dans ce qui le manifeste.

Or celui-ci n'arrive pas à régner sur tout; il continue de vivre dans un processus d'assimilation du monde et des hommes, en vue d'une conquête physique ou spirituelle de l'univers. Il semble s'orienter dans une direction où son moi finirait par abolir sa souffrance propre. Mais tant qu'il est pris dans ce processus, il rencontre l'obstacle de la réalité empirique des autres, qui ne sont pas assimilés. Ceux qui ne veulent pas se soumettre, il doit malgré lui les anéantir et s'environner d'un désert qui lui donne l'illusion qu'il ne s'est rien passé. Si c'est possible, il tend au dernier moment en un geste chevaleresque la main au vaincu, pour se le conserver comme membre de son être. — Ou alors, au cours de ce processus, il prend conscience du fait que lui seul le fait vivre: s'il s'achevait, sa solitude s'élargirait seulement jusqu'à devenir la solitude universelle de son moi unique qui englobe tout, et elle l'abandonnerait à une torture immuable. Parvenu à l'apogée de son succès, alors que tout lui semble soumis, il pense avec nostalgie à un adversaire qui serait son égal; car il ne veut pas être seul. Il ressent l'horreur de son destin: devoir anéantir ce qu'il peut respecter; mais il est incapable de s'engager dans une communication existentielle, aimante, où il lui faudrait s'ouvrir.

Or tous deux, serviteur et maître, avec satisfaction que trouve l'un à se soumettre en levant les yeux vers le maître, et l'autre à s'assimiler autrui en se l'appropriant, se retrouvent ensemble dans une même absence de communication. Seule l'existence en communication vraie échappe à cette polarité de rapports sans communication, entre sujets dont chacun est à chaque fois solitaire et ne se comprend pas lui-même. Il ne reste que les rapports hiérarchiques dans le monde, conditionnels et utilitaires, et leur accomplissement au fil de l'histoire; la communication inconditionnelle, elle, ne s'épanouit que lorsque, sous les enveloppes de la réalité sociale, deux sujets autonomes se rencontrent *sur un même niveau*.

Par rapport à toute égalité existentielle de niveau, qui l'emporte pour que s'actualise la communication au milieu des contraintes de la réalité sociale, concevoir *l'idée d'une hiérarchie éternelle* est quelque chose de radicalement différent. Au-delà de toute communication, je conçois une hiérarchie des existences, dont je n'ai jamais aucun savoir.

Celle-ci différerait par essence de toute hiérarchie se référant à des qualités comparables, ou même aux sujets empiriques considérés dans leur totalité; vitalité, performance et influence, spiritualité et culture, renommée dans le public, position sociale, autant de domaines où s'établit une hiérarchie inconsciente, naturelle, qui s'instaure même souvent d'emblée par notre réaction instinctive à l'impression que nous fait une physionomie. La hiérarchie des existences, au contraire, ne pourrait jamais s'actualiser ni devenir l'objet d'un savoir, que ce soit en général ou dans un cas particulier. Elle se manifesterait à travers ma perception, secrète et toujours mouvante, d'une profondeur chez l'autre et d'une résolution plus remarquables, et vice versa.

Cette perception n'est jamais stable, elle se transforme selon la certitude qu'on a de sa propre résolution. Elle est incommunicable, parce que, une fois formulée, elle glisserait dans l'objectivation du savoir et deviendrait une comparaison faussée où l'égalité de niveau, condition d'une communication authentique, serait abolie. Pour entrer en communication, l'être supérieur devrait s'abaisser, et l'être inférieur s'élever, sans qu'aucun des deux ne s'en aperçoive. Pas même face à lui-même, l'individu ne doit énoncer et fixer ce sens mobile de la hiérarchie, ne fût-ce que pour un instant, s'il ne veut pas retomber dans l'absence de communication et perdre aussitôt le niveau qu'il a pressenti.

Pourtant, à titre de limite que la pensée n'atteint pas et qu'on peut seulement indiquer comme un lieu inaccessible, il reste cette idée qu'il est des êtres en quelque sorte plus proches de la divinité que d'autres. Lorsque l'existence se manifeste, il n'y a ni nivellement — car chacune est elle-même et unique — ni évaluation; c'est l'égalité des niveaux, qui s'accomplit sans cesse dans la communication, permettant de comparer tout ce qui est particulier dans la réalité phénoménale, mais non l'existence elle-même. Dans la mesure où j'évalue un être dans sa totalité, où j'en fais la somme, où j'en établis le bilan, il n'est plus pour moi existence, mais seulement un objet psychologique ou spirituel.

2. RELATIONS SOCIALES. Quelles que soient les complications où peuvent mener les relations sociales, celles-ci sont *une condition de la vie*. Les formes conventionnelles de la vie en société restent nécessaires *aussi* pour la communication existentielle qui se déroule dans le temps. L'homme a besoin d'attitudes préservant une distance pour se protéger. Il faut que le rapprochement se fasse par degrés pour que la dignité intérieure soit à l'abri jusqu'à ce que vienne l'instant de véracité pour la communication existentielle. Ce ne peut être que l'acte de désespoir d'un être humain solitaire qui a perdu le jugement s'il abandonne sa tenue par anticipation; subjectivement sincère, son geste n'en est pas moins inconvenant et objectivement sans vérité. Il se jette pour ainsi dire au cou de l'autre sans en avoir attendu une réponse.

C'est par le moyen terme des relations sociales qu'ont lieu les innombrables contacts qui n'engagent à rien, parmi lesquels, une fois ou l'autre, se présente *l'instant* où la situation et la conversation donnent un tour décisif à un rapport jusqu'ici inessentiel. Se trouver au premier abord diffère radicalement des efforts que l'on fait en vain pendant des années de vie commune. L'instant de la première étincelle est plein de risque. Souvent, l'un des deux se retire à nouveau dans le silence comme si rien ne s'était passé. Ou bien tous deux se trouvent devant une tâche, qui exige vérité et franchise. L'instant décide tacitement, de façon à peine

visible extérieurement, de ce qu'aucun des deux n'a consciemment voulu; c'est là que s'enracinent fidélité et solidarité, sans paroles ni contrats, ou une réticence secrète résiste pour toujours.

Les relations sociales en tant qu'*elles conditionnent la vie* prennent d'une part la forme d'un contact établi en vue de fins communes, entraide, services rendus. Elles peuvent aussi réunir des gens sans finalité, par jeu parce que sans engagement, et créer ainsi les conditions d'une communication en permettant une rencontre.

D'autres part, les formes des relations sociales sont le filet où *restent pris* les êtres qui pourraient entrer en communication alors qu'ils sont incapables de la réaliser substantiellement. La virtualité dans l'individu n'est pas suffisante pour un nombre illimité de liens; il ne peut donc pas entrer dans une communication existentielle avec chacun de ceux qu'il rencontre. Même à l'égard de l'ami, la force de la virtualité existentielle est limitée. Il n'est pas possible d'actualiser à tout moment de la vie la proximité existentielle à un degré extrême. C'est pourquoi même les êtres liés existentiellement maintiennent les formes des relations sociales. Ces formes préservent leur union dans les périodes où la communication faiblit.

Les formes sociales dans leurs particularités sont *historiquement déterminées*. A travers l'éducation, elles deviennent une seconde nature; mais il est difficile de les apprendre consciemment et de les vouloir dans une situation donnée. Lorsque ces conventions ne sont pas suffisamment entrées dans le patrimoine commun pour aller de soi, ou lorsqu'on passe dans un autre milieu culturel, il faut s'astreindre à une discipline constante pour les acquérir.

Seule une éducation au cours de toute une vie, dans des cercles restreints ayant une conscience d'eux-mêmes et un sens de l'honneur spécifiques, peut produire dans des relations sociales une seconde nature, une tenue, dans la vie, qui ne se dément jamais, et que les masses ne cessent de remettre en péril. Aussi cette tenue n'est-elle pas seulement historiquement déterminée, mais encore foncièrement *aristocratique*. C'est pourquoi, là où les relations sociales étaient vraiment élaborées, il y a toujours eu une forme de sociabilité excluant du même coup ceux qui n'appartenaient pas au même milieu. A partir de là, les formes se sont propagées à travers les peuples tout en se diluant.

Ce processus d'*humanisation* – la politesse chinoise, la chevalerie médiévale, avec ses développements et ses ramifications jusqu'au gentleman moderne, la culture humaniste de la Renaissance, en sont des exemples – même s'il atteint un niveau élevé, ne doit pas être confondu avec la conquête de l'existence. Ce qui est toujours essentiel, c'est que ces codes ne comportent comme tels aucun engagement, aucune fidélité; ils ne valent que pour la durée et dans la sphère où règne une société déterminée. Celui que la société aura abandonné, le déclassé, n'est plus rien. On n'a plus à son endroit que les marques d'une froide réserve. A l'intérieur de la société en revanche, les haines et les sympathies personnelles, les hostilités et les amitiés se trouvent également, au travers de ces formes, portées sur un plan social, mais comme émoussées; elles s'en trouvent tantôt annoblies (d'où la discipline et la tenue face à l'ennemi, en contraste avec l'attitude de la populace), tantôt avilies (d'où la profonde blessure qu'on inflige à un ami en lui témoignant soudain une amabilité toute sociale). Ces relations sont objectives et

extérieures; leur efficence, c'est de valoriser certaines attitudes culturelles qui satisfont momentanément un amour-propre dénué d'existence, alors que la méchanceté, les offenses, les pulsions élémentaires, restent camouflées.

Alors que la maîtrise des formes en profondeur est l'apanage exclusif des sociétés aristocratiques, il y a des modèles de sociabilité partout où des hommes vivent ensemble. Il y a *partout* des codes de comportement auxquels aucun individu ne peut se soustraire. Certaines attitudes ont cours aujourd'hui dans le monde entier: se montrer poli et aimable; une franchise naturelle qui n'en permet pas moins de tout passer sous silence; l'expression d'une confiance sans conséquences pratiques: l'ordre et la flexibilité dans les relations sociales; la réticence à aborder des sujets pouvant être blessants; le tact, amical sans insistance; le sens de la mesure dans tout comportement. Tout cela est à l'opposé d'attitudes où il n'y a plus de forme du tout, telles que: l'arrogance de celui qui veut se faire valoir; faire sentir à autrui à quel point il ne compte pas; manifester la méfiance que les hommes éprouvent en fait, de toute façon, lorsqu'ils sont face à face sans se connaître; se déchaîner en public, comme si on était seul. Mais ces attitudes qu'on retrouve partout restent superficielles. Insignifiantes, elles sont propres à assurer des contacts sans frottements, mais sont incapables de mettre les hommes en communication.

Ce qui n'est que convention sociale dépend de la situation empirique; la communication existentielle au contraire s'actualise là où ne pénètre aucune société. On y surmonte les formes de la sociabilité en les rendant relatives. Dans une société qui respecte résolument des formes élaborées, il est plus facile pour l'individu en tant qu'existence virtuelle, et fût-ce en contraste avec ces formes, de se ménager l'espace dont a besoin sa liberté, dont cette société ne reconnaît pas la réalité empirique. En revanche, lorsque les formes de la vie sociale, restées fermées à l'esprit, n'ont pas connu un développement discipliné, l'être de l'existence reste lui aussi dans le brouillard.

En fait, l'imbrication entre formes sociales et communication, entre moi social et virtualité de l'être-soi, est à tel point inextricable que *la tension* entre les deux et la lutte de l'individu *pour* une communication véritable font partie de l'essence de la vie sociale. L'enjeu de cette lutte, ce n'est pas mon prestige dans la société, mais *ce que je suis* devant moi-même. Le rôle que je joue et l'opinion qu'on a de moi s'imposent au point que je les actualise aussi à l'intérieur de moi; j'ai tendance à devenir tel qu'on s'attend à me voir; c'est pourquoi il me faut combattre ma vie durant contre cette faiblesse et pour moi, combat identique à celui que je livre *pour la communication existentielle*. Celui-ci comporte deux *risques*:

Tant que non seulement j'accepte les règles du jeu social, mais que je suis pour moi-même avec autrui tout naturellement conforme à ce que les autres attendent que je sois; on m'accueille favorablement et je ne constate l'absence effective de communication qu'en des cas-limites. Si en revanche, encore peu sûr de moi-même et craignant déjà, par une intuition instinctive, de confondre sociabilité et communication, je me refuse à jouer le jeu, si je ne respecte pas les règles avec une spontanéité chaleureuse, je m'attire l'incompréhension et la haine des autres. Percevant obscurément que je pourrais m'affirmer du fond d'une origine indépendante, ils devinent avec amertume que je pourrais tout remettre en question par une communication authentique. La société, en tant qu'elle est leur

vie à tous ou celle de la plupart, tend désormais à *m'exclure*. Luttant pour la possibilité de communiquer, il me faut rompre la communication sociale et subir l'opinion défavorable d'autrui. La communication existentielle et le commerce social réglé par des conventions restent inconciliables tant que nous ne sommes pas originellement assez sûrs, ou que l'expérience ne nous a pas rendus assez avisés non pas pour les concilier, mais pour cultiver les relations sociales en leur donnant tout juste l'importance qui leur revient, et en étant prêts en cas de conflit (mais seulement alors) à enfreindre les règles. Cette sagesse, qui ne peut pas se tenir à des règles, ne répond qu'à la situation. Si le conflit devient manifeste avec un individu, la société lui oppose une méfiance invincible. Même si par ailleurs je me montre accommodant, aimable, disponible pour les autres, dès lors que je fais sentir qu'en m'affirmant intérieurement, je ne représente pas les autres, mais que je leur suis étranger, je risque de passer pour arrogant et égoïste.

Le deuxième risque réside en *moi-même*. Je me soustrais au combat en m'isolant et en me bardant d'indifférence à l'égard de la société quelle qu'elle soit; en lui manifestant un mépris trompeur, j'oublie que je ne me manifeste à moi-même comme existant que si je participe objectivement à la société, si j'y assume un métier et un rôle. Je ne fais alors que passer, de l'abandon passif dénué d'existence, aux forces sociales qui me submergent, à la vacuité d'un moi vide, sans substance, et tout aussi dénué d'existence. Cette attitude négative à l'endroit de la société est tout autant un moi d'emprunt, imposé, que la soumission positive à la société. Lorsque je découvre que je suis un homme comme les autres, avec mes instincts et mes vanités que précisément la société sait flatter, avec mon bon-sens sur lequel elle table, je ne me conquiers qu'à condition d'éclairer ces tendances qui me poussent à être un sujet sans être-soi et m'aliènent à moi-même, et de les surmonter au cours d'une lutte incessante. En m'enfermant dans la révolte, je peux avoir un moment l'illusion de prendre de l'élan alors qu'il s'agit en réalité d'une faiblesse de l'existence, qui se défend contre la nécessité de faire ses preuves dans les situations concrètes et les tâches à travers lesquelles, en se manifestant, elle marque l'historicité. L'existence virtuelle s'accomplit en assumant son contexte social, avec toute l'ouverture et la vivacité d'esprit qu'il lui offre.

Si dans des circonstances favorables, il est donné à l'homme de parvenir à une richesse spirituelle et à une sphère de pouvoir d'une dimension exceptionnelle dans une société privilégiée, il n'en persiste pas moins toujours une tendance à se perdre en jouant en virtuose des règles sociales, mais aussi cette autre tendance de l'existence à devenir, précisément aux moments les plus tendus d'une lutte qui ne fait que prendre ici une plus grande intensité, d'une profondeur et d'une clarté sans égales.

Si toutefois je prends le mauvais chemin, et que, me perdant moi-même, je m'empare du monde pour lui-même, c'est peut-être que je recherche *la supériorité* d'une expérience sans limite du monde: je recherche les hommes pour le plaisir que me donnent leur individualité, la diversité des caractères et des destins, par curiosité et avidité d'apprendre. Une relation s'allume passagèrement, mais je finis par abandonner l'autre: je le connais maintenant et mon envie est satisfaite. — Si quelqu'un m'inspire un respect exceptionnel, si je veux me faire valoir à ses yeux et lui plaire, il s'ensuit une période d'efforts inhabituels pour me montrer sous mon meilleur jour, mais vienne l'instant où je crois avoir conquis l'autre, il

ne me reste que la vaine conscience d'avoir obtenu son estime. Des situations de ce type débouchent sur une atmosphère d'indifférence où, faute d'un intérêt soutenu, il s'avère que la volonté de communiquer faisait défaut dès le départ. Certes j'affirme ma suprématie lorsque je phagocyte l'autre et que je l'investis; mais c'est justement cette suprématie indifférente qui m'isole, qui transforme ma vie spirituelle en une poursuite désespérée, à jamais inassouvie, et qui maintient mon moi prisonnier de lui-même dans son isolement.

3. LA DISCUSSION. Lorsqu'on est à la recherche d'une entente objective, il faut se mettre à parler ensemble afin de permettre à quelque vérité d'émerger. Alors que la négociation politique doit en fin de compte déboucher sur une décision volontaire déterminée, la discussion objective tend à une compréhension réciproque ou la découverte d'un contenu d'une validité reconnue. C'est quelque chose qui, d'affirmations en affirmations contraires, d'arguments en contre-arguments, s'éclaire progressivement.

La «*délibération*» elle aussi a en vue un objectif pratique: lorsque plusieurs personnes, poursuivent le même but dans un même esprit, veulent y voir clair sur les moyens. Si, au cours de la délibération, il s'avère que les objectifs n'étaient pas du tout les mêmes, la discussion tourne aussitôt à la négociation politique, ou elle s'approfondit en communication existentielle.

Dans *la discussion théorique*, on veut faire admettre une évidence contraignante de façon tout à fait impersonnelle. On la met à l'épreuve, on s'en assure. Le contact entre les participants se borne existentiellement à la confiance qu'ils ont les uns dans les autres du fait qu'ils pratiquent l'autodiscipline de la pure recherche objective, et qu'ils ont en commun les idées dont les problèmes examinés tirent leur sens et leur valeur.

C'est pourquoi la discussion est *un instrument de communication véritable*, mais n'en est pas encore l'accomplissement. L'existence virtuelle entre en discussion pour être au clair sur ce qu'elle croit et ce qu'elle veut. Les interlocuteurs ne savent encore ni l'un ni l'autre exactement ce qu'ils pensent; dans leur discussion, ils cherchent à parvenir aux origines où ils sont d'accord ou en désaccord, et que la discussion doit encore tirer au clair à travers des principes nettement explicités. Mais pour eux, les principes deviennent aussi relatifs; aucun n'est absolu en soi; en tant que rationnel, chacun n'est qu'un arrêt provisoire. Commence alors une nouvelle phase d'interrogation et d'expérimentation. Lorsque les interlocuteurs ont conscience d'être déjà fortement liés existentiellement, fût-ce à partir d'origines différentes, par leur confiance réciproque, cette forme de discussion leur permet sans cesse d'éclairer philosophiquement l'échange entre un être-soi et un autre être-soi. Dès lors, le désaccord le plus marqué, loin d'entraîner le divorce des existences, leur pose justement un problème qui les lie.

Toute discussion, qu'elle soit objective et n'engage pas l'être-soi ou qu'elle soit portée par la virtualité existentielle, présuppose que les interlocuteurs *y sont réellement engagés*. Une discussion purement rationnelle tend à se laisser envahir par des sophismes s'il n'y a pas, pour la tenir en main, un homme qui en attend sérieusement soit la solution du problème posé, soit l'accès à lui-même. On ne peut éviter les distorsions sophistiques que s'il y a une conscience intellectuelle loyale pour les détruire en germe. Celui qui laisse à autrui le soin de réfuter ses

sophismes trahit la virtualité d'une communication existentielle. Les sophismes sont comme des têtes d'hydre: il est déjà difficile d'en abattre une, et pour chaque tête abattue, il en repousse un multiple. Ils ne se présentent pas seulement sous forme logique, mais comme distorsion des valeurs, des sentiments et des volontés. Ils permettent de prendre l'interlocuteur dans des rêts inextricables et ont dès l'abord pour fonction de le dérouter, de le persuader et de se le gagner. Ce n'est que si l'existence virtuelle dans son être-soi reste partout à l'affût des sophismes qu'une communication authentique est possible.

Ainsi, alors que la discussion en tant que purement rationnelle se perd dans l'indéfini et devient vaine, en revanche, lorsqu'elle actualise la communication existentielle elle a une cohérence interne parce qu'elle est substantielle. *Allant au-devant de l'interlocuteur en étant prêt à le comprendre*, celui qui écoute anticipe sur ce qu'il va dire, non pas de façon purement intellectuelle, mais parce qu'il se trouve atteint dans ce qui lui importe substantiellement, ce qui lui permet de ne saisir d'emblée que l'essentiel. Ce à quoi le raisonnement le plus compliqué serait incapable d'aboutir, sa clarté y parvient dans l'instant. C'est ainsi seulement que la discussion trouve son cadre et sa nécessité.

Il n'y a discussion que dans *le dialogue*. Pas de discussion dans le discours unilatéral par lequel on veut persuader l'autre, où l'on se refuse à comprendre aucune réponse, n'y trouvant qu'une incitation à reprendre la parole; pas de discussion non plus lorsqu'on ne répond pas. Celui qui tend à accabler l'autre de ses monologues a généralement des silences tout aussi éloignés du vrai. La parole ne devient créatrice que dans le mouvement entre la compréhension dans l'écoute et la réflexion dans la réponse. Dès qu'on s'attache à un seul plan dans le dialogue, la disponibilité pour l'écoute se rétrécit; mais si on s'abandonne à la première idée venue, on tombe dans un chaos, qui exclut le progrès du dialogue. C'est pourquoi la communication demande une conscience morale spécifique, capable de maîtriser ce qui nous vient aux lèvres et de nous imposer la discipline d'un langage concis et dense. Lorsque tous deux se concentrent sur ce qui fait l'essence de l'échange, la parole produit des effets réels: l'un, saisissant au vol le sens du discours de l'autre, en intensifie la clarté. On trouve une satisfaction exceptionnelle dans le va-et-vient de la discussion en communication. Lorsqu'elle dévie, c'est généralement pour tomber dans la conversation où chacun écoute le bavardage indifférent de l'autre, sans but ni substance, ou bien où chacun passe à côté de son interlocuteur et ne se sent bien que lorsqu'il parle lui-même.

4. RELATIONS POLITIQUES. La réalité empirique impose inévitablement une situation dans laquelle, moi et l'autre, nous sommes des adversaires potentiels en lutte pour leur espace vital respectif, ou des partenaires éventuels s'efforçant d'atteindre ensemble des résultats concrets. Dans la situation des relations politiques, tous deux veulent obtenir un résultat, un résultat particulier dans l'immédiat, et des résultats en nombre indéterminé au cours du temps. Comme la décision volontaire de l'autre est une condition de réussite pour ma propre volonté, je m'emploie soit à la déterminer en ma faveur, soit à en paralyser les effets.

Le heurt des intérêts empiriques de l'existence n'implique pas nécessairement que le moyen terme politique soit dénué de vérité. Mais dans la mesure où ce dont le pouvoir décide pour moi et pour mon adversaire n'implique pas du même coup

la vérité, le moyen terme politique perd lui-même sa vérité. Ou bien les adversaires trahissent tous deux la vérité parce qu'ils ne veulent rien d'autre que le pouvoir; ou bien celui des adversaires qui veut aussi la vérité devient impuissant face à l'autre si la vérité elle-même ne peut coïncider avec le pouvoir. Comme la vie en tant que telle est indifférente à la vérité et que ses intérêts ne sont pas véridiques dans leur manière de se présenter et de s'affronter, comme chacun, en tant que sujet empirique, se heurte à des sujets empiriques, il me faut, si je veux vivre, m'engager dans la réalité politique et pénétrer dans le moyen terme de la non-vérité. Dans l'ambiguïté de l'être et du paraître, l'existence virtuelle a pour tâche de trouver dans la réalité empirique la voie d'une actualisation authentique de la condition humaine, même sur le plan des intérêts vitaux en conflit.

Lorsque la pratique politique devient l'instrument d'une véritable actualisation de l'être, et qu'elle est alors un art dont je reste maître, j'y engage mon être même. L'homme s'impose alors au moment décisif, il fait en quelque sorte de son existence un facteur politique, et prend le risque d'allier existence et politique. Dès lors la pratique politique se trouve imprégnée et même traversée par une impulsion qui lui est étrangère, tout en devant rester soumise à ses lois; l'existence virtuelle, se manifestant dans la réalité empirique, s'y expose à une tension extrême. Impossible à abolir, inéluctablement coupable de non-vérité, la pratique politique se trouve maintenant liée à l'être de la transcendance. En lui, on reste existentiellement disponible pour un comportement où la communication viserait le fond de toute condition humaine. Il est vrai que dans un Etat idéal utopique, cette disponibilité mettrait un terme à la pratique politique en général; mais dans la condition temporelle, elle n'est que virtuelle et doit passer par la pratique politique elle-même, que la situation continue à imposer.

Alors que la communication existentielle n'a que mépris pour le recours à des moyens comme le pouvoir et la tromperie, la pratique politique nécessite *des instruments de combat et de tromperie spécifiques*, qui menacent à tout moment de l'emporter sur une existence virtuelle cherchant à s'actualiser.

Une argumentation intellectuelle, capable de justifier et de réfuter n'importe quoi, se met au service des intérêts; son art consiste à imposer par le sophisme ce qui n'est plus réfutable sans autre. Lorsqu'on n'arrive pas à prendre l'adversaire dans les rêts de l'argumentation et à le convaincre abusivement, il est utile, pour le fatiguer dans la discussion, de déplacer sans fin l'argument, d'invoquer des éventualités nouvelles, de renvoyer la question à d'autres instances qui devront, elles, trancher; la seule question est de savoir qui tiendra le plus longtemps.

Dans *la négociation*, que ce soit moi ou mon adversaire qui est en position de force, il s'agit, dans la forme, de toujours prendre en considération l'appréciation de l'autre. Il y a des codes de conduite non écrits qui prévoient ce qu'il convient de faire pour maintenir l'autre dans de bonnes dispositions. On donne autant que possible à ce qu'on dit la forme de la question ou de l'hypothèse, laissant l'autre prononcer l'affirmation positive. Alors il se sera fixé à son désavantage, ou alors on peut s'indigner de ses paroles; tout dépend de l'effet à produire. L'art consiste à allier la plus grande prévenance au maintien tacite de son propre but, non déclaré. On manifeste une compréhension profonde pour la situation particulière de l'autre; on s'y arrête, on apprend à mieux la connaître, et on affiche ainsi beaucoup de bonne volonté. Pour manifester celle-ci et donner l'impression de

céder, il faut faire preuve de souplesse dans la négociation. L'insistance rigide est le plus souvent une transgression du code de conduite. En trouvant des propositions et des compromis toujours nouveaux – qui ne changent peut-être pas grand'chose aux faits, mais qui doivent à tout prix donner à l'autre l'illusion d'un changement –, on fait naître une atmosphère conciliante. Sous le couvert de celle-ci, ma volonté propre reste déterminante, sans égard, tant que le rapport reste de nature politique. La souplesse, qui ne sert au départ qu'à s'adapter et à être poli, va à mon avantage; je crée et j'exploite des situations nouvelles, je laisse agir le non-dit en mettant imperceptiblement l'autre dans son tort, jusqu'à ce que sa faute devienne soudain patente.

Chaque fois qu'a lieu un combat pour la vie, il y a aussi *des spectateurs*: d'autres sujets empiriques, concernés du fait de leurs propres intérêts, qui pourraient éventuellement s'en mêler. Comme en outre le sujet vital engagé dans la lutte n'accepte pas de n'être que lui-même, mais voudrait encore être reconnu comme justifié en droit, *l'opinion publique* devient un facteur essentiel pour la pratique politique. A la longue, la vie ne se laisse pas régir par la seule force brutale; celui qui l'emporte doit également se justifier et se forger une image. C'est pourquoi, dans les argumentations politiques, on fait appel à ce qui passe généralement pour valable, à ce qui va de soi, à ce qui est convenable, décent, moral, au sens où chacun le comprend. L'évocation pathétique de ce qui est humain aux yeux de l'homme moyen dispense de toute justification supplémentaire, car on peut compter que personne n'osera la contredire, à moins d'être assez habile pour lui opposer une évidence commune encore plus frappante.

Dans les relations politiques, on camoufle l'essentiel, les objectifs et les intérêts, au gré des situations. Dans la tension entre la volonté absolue de réussir et l'impossible véracité, l'existence peut prendre elle *la faute de la non-vérité* en se mettant au service d'une réalisation empirique dont *la virtualité existentielle* ne justifie pourtant jamais les moyens employés. A cause de la culpabilité qui la fait souffrir, ce déchirement ne cesse jamais dans la conscience de l'existence. C'est pourquoi, dans les rapports personnels entre hommes politiques, la décence semble pour ainsi dire interdire qu'ils s'approchent l'un de l'autre en tant qu'existences; ce sont en effet des intérêts vitaux qui sont en jeu; il ne faut pas engager son essence lorsqu'il s'agit de politique.

Tout homme est impliqué dans la pratique politique, car celle-ci ne se limite pas aux actes des Etats, elle constitue la situation de toute vie humaine. Les aspects que cette pratique présente au niveau des rapports d'intérêts privés et au niveau public s'éclairent réciproquement.

Si la forme des relations politiques régnait seule, la virtualité d'une communication existentielle serait abolie. L'existence ne peut toucher l'existence qu'en opérant une percée au-delà du niveau où les hommes sont les uns pour les autres *des ennemis* combattant pour leur vie. Mais ériger en absolu les formes des relations politiques jusqu'à les étendre aux petites choses de la vie quotidienne, ou même aux rapports qu'on a avec soi-même, c'est céder à la tentation d'instaurer une vie communautaire relativement tranquille où aucune décision ne serait prise ouvertement. Les décisions sont alors souterraines, des processus silencieux où l'existence n'entre plus en contact avec l'existence. Une fois le style de la pratique politique adopté comme forme de vie, l'existence virtuelle disparaît derrière son

voile. Seuls persistent les instincts vitaux sous la surface d'une réalité sociale pacifiée et réglée. Chacun ne s'affirme que sur une base de réciprocité, non par lui-même. Il n'y a plus ni vénération ni amour, mais seulement des formes sociales reflétant des rapports de force et de hiérarchie dans leur ordre objectif. Au fond règne le mépris de soi et, en secret, le mépris des autres. Il n'y a de respect que pour le pouvoir, de valeur reconnue par l'opinion publique que dans l'argent et le succès. L'indignation éclate dès que la paix où tous se trompent les uns les autres à la satisfaction générale est troublée, dès que quelqu'un dit les choses comme elles sont et leur donne le nom impie qu'elles méritent.

C'est pourquoi, en érigeant la pratique politique en absolu, l'être humain ne fait qu'exprimer son désarroi existentiel. Lorsque son vide intérieur rencontre celui d'autrui, l'absence d'existence engendre d'étranges solidarités. Les individus qui, par leur caractère, leurs intérêts communs, la situation où ils se trouvent, et la haine qu'ils partagent, s'accordent facilement, ont une confiance fondée sur la réciprocité, mais qui va pourtant de pair avec la méfiance, et ils songent à une trahison éventuelle. Cette attitude peut à ce point entrer dans leur nature qu'ils entretiennent une relation politique avec eux-mêmes; ils développent à leur propre intention une manière instinctive de se mettre à l'abri, de se dissimuler les choses, de les arranger, et d'avancer des arguments sophistiques en fonction du résultat à atteindre. Mais si cette forme de relation politique devenue l'ordre même de la vie finit par éclater, ce n'est plus pour rendre possible la communication existentielle; l'être humain s'humilie alors en renonçant à son être propre, ou il impose avec insolence ses appétits vitaux.

Possibilité de la communication existentielle et sa signification pour la philosophie

1. SI L'ON VEUT VRAIMENT COMMUNIQUER, IL FAUT ÉVITER TOUTE CONCEPTION HARMONISANTE DU MONDE. La souffrance qu'on ressent du fait que la communication ne s'actualise jamais assez, et partant la volonté d'être soi et de s'ouvrir dans la communication, sont liées à une conception originelle du monde, qui ne peut pas être harmonieuse.

Lorsque je forme, dans *le calme d'une totalité englobante*, étant une personne avec d'autres personnes, une communauté réglée par la totalité, au milieu des sympathies, des messages et des actions, il me manque le processus de remise en question qui révélerait l'être-soi. C'est une communauté originellement stable, portée par la grandeur et la beauté de cette totalité transparente. C'est seulement lorsque je ne bénéficie plus d'un tel abri que je découvre l'impulsion véritable qui pousse à la communication. La seule réalité qui me reste alors, la seule par ailleurs où cette harmonie d'une totalité pourrait devenir visible comme un chiffre de l'être, est le dévoilement du soi entre deux êtres qui, en existant, se donnent réciproquement fondement et appui. Si je sais d'avance que tout finira bien, je n'ai qu'à m'en assurer, sans avoir moi-même d'importance. C'est seulement si, pour la connaissance, la substance est inaccessible et problématique, que je lutte pour qu'elle s'actualise en se manifestant à moi quand je deviens moi-même par la communication.